

BONNAUD, Dominique, *D'océan à océan. Impressions d'Amérique*, Paris, Paul Ollendorff éditeur, 1897, 587 p.

Chansonnier français, Dominique Bonnaud est né à Paris en 1864. Il s'adonna au journalisme en 1886 et devint collaborateur de R. Salis au *Chat Noir* en 1893. Il écrivit de nombreuses chansons.<sup>1</sup> Lors de son voyage à bord du paquebot *La Bretagne*, il visita quelques grandes villes américaines (par exemple Philadelphie, Washington, Salt Lake City, San Francisco). Dans la partie canadienne de son voyage, Bonnaud s'arrêta, entre autres, dans la région de Niagara, du Saguenay et dans celle de Québec.

[Tiré de la préface écrite par Armand Silvestre<sup>2</sup>, oncle de Dominique Bonnaud] « Où le poète devient un patriote vraiment attendri, c'est dans la partie de son œuvre consacrée à cette terre française du Canada où notre langue se parle encore et dont on n'a pu arracher entièrement le cœur de la mère Patrie! En nous rappelant nos beaux fleuves, et surtout le Rhin majestueux d'antan, nous naviguons sur le Saint-Laurent par une nuit pleine de clartés. A Québec nous nous retrouvons en plein XVIII<sup>e</sup> siècle, au milieu des gardes françaises dont les noms fleurent crânement l'ancienne romance militaire, et de leurs belles amies, grisettes et bourgeoises à paniers, qui nous ramènent au temps de Manon Lescaut. » (pp. 9-10)

« Du trajet de Toronto à Montréal, peu de chose à dire puisque nous parcourûmes de nuit toute cette province canadienne de l'Ontario. Le matin, au lever du jour, c'est-à-dire environ cinq heures avant notre arrivée dans la grande ville du Saint-Laurent, j'étais levé, et après des ablutions copieuses au lavatory de porphyre, je me rendis sur la passerelle. La campagne était jolie, toute verte avec des pommiers, des champs, des fermes construites à flanc de coteau : tout à fait un paysage français. Les routes s'ombrageaient de grands arbres. – A un certain moment je me serais cru sur le parcours de Laroche à Dijon P. L. M., si la richesse du wagon n'eût éloigné de mon esprit toute pensée de comparaison avec les cages à lapins de nos lignes françaises – mais réellement ce pays ressemblait comme deux gouttes d'eau à la basse Bourgogne. Et pour compléter l'émotion que me causait ce souvenir, je vis soudain que les poteaux indicateurs n'étaient plus ornés d'inscriptions en langue anglaise. A chaque passage à niveau, au lieu de l'inévitable pancarte «Railway-Crossing», mes yeux ahuris lisaient : «Croisement du chemin de

---

<sup>1</sup> *Larousse du XX<sup>e</sup> siècle*, 1928.

<sup>2</sup> Il s'agit sans doute de Paul-Armand Silvestre, littérateur français, né à Paris en 1837 et mort à Toulouse en 1901. (*Nouveau Larousse illustré. Dictionnaire universel et encyclopédique*, 1897)

fer.» Sur les rares bornes où s'inscrivaient les distances, je voyais ces mots : Route d'Ottawa, Route de Kingston, Route de Montréal. De ce que nous avions déjà vu du Canada, j'avais conclu que somme toute ce pays n'était de langue française qu'accidentellement et par petits groupes – comme à Saint-Boniface, par exemple. Maintenant je comprenais que nous entrions dans une région où l'idiome de Shakespeare cédait le pas à celui de Molière. Il me semblait étrange que ce splendide Pulmann, que toutes les habitudes de la vie américaine fussent ainsi continués au milieu d'une population parlant notre langue et je me demandais ce qui devait résulter du choc bizarre des deux esprits, au fond très divers et très opposés, des vieux colons français et des nouveaux venus du Royaume Uni qui peuplaient cette vaste partie du Canada. Comment nos compatriotes d'outre-mer s'arrangeaient-ils de la vie et des habitudes que forcément il leur avait fallu adopter dans un pays où la métropole les avait abandonnés? Autant de questions que je me proposais de résoudre dès que nous serions en contact avec les populations canadiennes françaises. Aussi est-ce avec une vive impatience que, aussitôt en gare de Montréal, je pris le bras du docteur pour gagner le Windsor-Hôtel, où devaient être arrivés depuis la veille au soir le Prince [Roland] et M. Léandri, l'interprète et le fidèle Charles. Justement l'interprète vint à notre avance. L'hôtel n'était qu'à deux pas et bientôt un ascenseur nous hissait à nos chambres respectives dans un superbe building presque aussi vaste que le Palace de San-Francisco.

Un joli rayon de soleil traversait les vitres de ma fenêtre et venait tracer sur le couvre-pieds du lit des rectangles lumineux, quand, après le bain réparateur, je m'habillai pour aller parcourir Montréal, ville hybride, mi-française et mi-américaine. [...]

Je ne m'étais pas trompé dans mon appréciation approximative de la topographie sociale montréalaise. En effet, dès que j'eus été prendre des nouvelles du prince Roland qui paraissait satisfait de son séjour à Ottawa et à Kingston, je descendis vers le port. Après une courte marche par des rues qui ne différaient de celles de Cambridge ou de Cantorbéry que par leur détestable pavage, je vis enfin apparaître une espèce de promenade ornée à son centre d'un square exigu et au long duquel tous les magasins – à peu de chose près – étaient français. Les gens que je croisais parlaient français, les cochers qui, à cet endroit, tenaient station me proposèrent «Une voiture, monsieur?», enfin un gamin, puis deux, puis trois passèrent en criant «la *Patrie*... *Vient de paraître*». J'achetai la *Patrie* de Montréal. Un autre me proposa l'*Evènement*. J'achetai l'*Evènement*. J'aurais acheté n'importe quoi du moment où ce n'importe quoi n'était plus anglais! A ce moment j'aperçus de dos un monsieur dont la tournure française, elle aussi, ne m'était pas

inconnue. Il achetait la *Patrie*, l'*Evènement*, la *Défense*..... tout ce que de mon côté je collectionnais. A un moment il se retourna, j'aperçus la figure radieuse de M. Léandri. Il m'avait vu également et il vint à moi.

– Ah! mon cher, me dit-il, quel plaisir, quel délassément de ne plus entendre les rauques syllabes anglo-saxonnes! Tout en me promenant je ne me lasse pas d'écouter : il me semble qu'on exécute à mes oreilles la plus délicieuse des symphonies.

Je partageais trop le noble sentiment de mon ami pour ne pas le comprendre, mais déjà je trouvais un abominable accent à ces braves Canadiens. Déjà des toué, des moué, des itou avaient frappé mon oreille. C'était l'intonation normande dans ce qu'elle avait de plus chantant et de plus nasillard. Mais enfin c'était du français, et depuis deux mois passés que nous ne l'entendions plus parler autour de nous, il ne fallait pas chicaner sur un léger petit défaut et un ridicule bien anodin.

Nous gagnâmes ensemble, M. Léandri et moi, le Palais de justice, que flanquait une de ces esplanades fréquentes dans nos villes françaises et qu'on appelle, suivant le lieu, Champ de Mai, Champ de Juillet, Place Nationale, etc..... Cette place était déserte et triste, des gamins couraient de ci de là avec des cris, et un gros bourdon s'étant mis à sonner solennellement, j'eus tout à fait illusion d'un coin de province française. Ces vibrants accents de bronze venaient des tours de la cathédrale, que nous avions manquée dans notre ignorance forcée des chemins à suivre. Après être revenus sur nos pas, nous débouchâmes enfin sur le parvis. Tiens, m'écriai-je aussitôt, mais nous sommes à Sainte-Clotilde. Et en effet un square réduit tout pareil à celui de la rue de Grenelle se dessine devant nous avec, derrière ses arbres, les trois portiques de l'Eglise métropolitaine. La place est enserrée sur les autres côtés par des buildings – pardon... par de grands bâtiments à l'aspect solennel et dont l'un est la Banque. C'est là que se rend M. Léandri. Pour moi, je continue ma route. Je jette un coup d'œil sur la haute basilique. Elle est – pour une église moderne – fort jolie. Sur les marches qui y conduisent montent et descendent des formes féminines vagues et emmitouflées, tout à fait le type des dévotes de province. Sur les côtés on devine d'autres dépendances, un vaste établissement religieux, le séminaire fameux de Saint-Sulpice, qui fournit au Canada ce clergé à la fois familial et respecté, si différent du nôtre et selon moi grandement supérieur, ainsi que j'en donnerai plus loin des preuves. Des enfants sortent d'un cours ou d'un catéchisme, deux jeunes prêtres les surveillent et gourmandent en riant d'une façon toute paternelle les plus turbulents. A ce moment une voiture s'arrête près de moi, un de ces invraisemblables carrosses que le XVII<sup>e</sup> siècle a légués intacts au Canada. Ce fiacre possède des

lanternes monumentales de cuivre ouvragé, vrais luminaires de vestibules et que n'osent même plus arborer chez nous les véhicules affectés aux noces modestes. Il y a des ressorts – parfaitement – c'est un huit ressorts avec, dans le dos, deux crosses de bois sculpté dont les lions inoffensifs tiennent dans leurs gueules les larges courroies qui suspendent ces antiques machines! Le marchepied est au moins à un mètre du sol. Je contemplai cette exhumation curieuse et j'admirai son allure rétrospective. Je n'avais pas encore vu les «cabriolets» de Québec. Comme j'étais plongé dans cet examen, le cocher crut que je voulais profiter de son carrosse et bien poliment il s'excusa :

– M'sieu l'curé Fontârce m'â ret'nu m'châr!

Je reculai devant cette avalanche d'accents<sup>3</sup> circonflexes et je répondis :

– Ça ne fait rien : mais voulez-vous me dire le nom de cette cathédrale?

– Ce n'est pas une cathédrale, c'est Notre-Dâme, ben, m'sieu.

– Ah! vous avez une Notre-Dame comme à Paris.

Alors le cocher narquois :

– P'têt ben, p'têt ben, ça s'peut!

Je remercie ce normand plus normand que nature et je poursuis mon chemin le long de la rue Notre-Dame allant vers le port que déjà j'aperçois au bas des voies latérales. A l'extrémité d'une de ces courtes ruelles, je m'arrête devant une église au toit triangulaire, à la façade indigente, où [?]<sup>4</sup> s'ençâsse une statue de la Vierge. Je descends cette rue toute bordée d'hôtels français, de boutiques aux noms significatifs : à l'Ecu de France, au Grand monarque, au Cheval Blanc. La population est plus dense mais aussi elle est plus pauvre. Les hommes sont des débardeurs, des manouvriers, des portefaix du port. Aucun ne porte la blouse – simple remarque qui a son importance. Ils s'interpellent avec des phrases dans ce goût :

– Eah Toué ct'y qu't'attends el châr!

– J'voulions z'ler vec m'mâre et m'pâre et toué itou fare eun' prom'nâde au Grand-Parc. Mant'voué, el' ciel il est tout pétuné, r vâ mouiller sûr, rentrons cheu nous à c't'heure!

Mes regards à ce moment se portent vers la petite chapelle et je lis sous la statue de la Vierge ces quatre vers répartis sur les deux côtés :

Si l'amour de Marie

En passant ne t'oublie

---

<sup>3</sup> On lit *accent* dans le texte.

<sup>4</sup> Mot illisible.

Dans ton coeur est gravé, De lui dire un ave. »

(pp. 405-411)

« Quant<sup>5</sup> aux cafés proprement dits, aux terrasses, aux brasseries, aux estaminets, enfin à tout ce qui nous eût rappelé la France, sans doute, ce sont choses d'invention trop récente. A Montréal comme à Québec on ne connaît que le bar, que les gens du cru appellent «la Barre». Toute cette race canadienne française est rétrograde<sup>6</sup>, ancrée dans des mœurs hétéroclites qui n'ont plus le pur esprit français d'antan et qui ont moins encore l'esprit moderne des Anglais et des Yankees. On les sent surtout avares, d'une avarice incroyable et décidés à rester toute leur vie propriétaires d'un sou de rente plutôt que de risquer ce sou même dans les plus loyales et les plus tentantes entreprises. Aussi le Canada français peut-il malheureusement s'appeler le Canada pauvre.

Puis il y a un autre défaut qui rend encore cette race rebelle aux transformations que doit subir toute race, à l'évolution nécessaire à tout individu comme à tout peuple. C'est la méfiance et le manque de sincérité. Faut-il qu'on les ait trompés, mon Dieu, ces braves Canadiens, pour qu'ils en arrivent à ce degré de finauderie grotesque! Ils adorent vous faire parler et vous écoutent d'un air plein d'appréhension et de soupçonnante réticence. Quand vous avez fini de causer, interrogez-les, vous trouvez un mur, un roc, un tombeau. Et toute cette diplomatie retorse et paysanne pour aboutir à quoi? à végéter. Tout ce qui est commerce prospère, hôtel recommandable, grandes entreprises, travaux considérables, industrie exigeant de grands capitaux, tout cela est anglais.

D'ailleurs, pour donner une idée de cette ambigüité d'esprit qui les perd, comme elle perdit les Byzantins, voici un curieux exemple. Le docteur et moi venions de visiter un elevator immense, le même que j'avais aperçu de ma fenêtre en arrivant. C'était un monde, où pouvait tenir la récolte d'un département français, et les greniers réservoirs, dans lesquels de puissants tuyaux aspirateurs déversaient cette richesse de céréales, avaient la profondeur d'une maison à douze étages. En descendant, nous jetâmes un regard aux deux machines élévatrices, dont les roues monstrueuses tournaient non loin de l'elevator dans deux bâtiments spéciaux.

---

<sup>5</sup> On lit *quand* dans le texte.

<sup>6</sup> On lit *rétrograde* dans le texte.

Le propriétaire de cet édifice, un Ecossais, véritablement aimable et cordial comme un gentleman farmer des highlands, parlait cet épouvantable jargon canadien. Il était bien convaincu que Labruyère et Nodier avaient dû, de leur temps, s'exprimer dans ce dialecte – vrai sabir du Nouveau-Monde. Il nous présenta d'abord le premier mécanicien, Anglais correct, qui salua sans se déranger de son poste; puis nous passâmes à la seconde machine, laquelle était dévolue à un engineer canadien-français. Il avait une tête intelligente et son accent était presque insensible.

Je lui dis :

– Vous êtes Français?

– Non, protesta-t-il avec une intonation indignée, que je jugeai blessante. Non, je ne suis pas Français. Je suis bel et bien né à Québec.

– Alors, fis-je, piqué, vous êtes Anglais.

– Oh! non, fit-il, la figure encore plus dédaigneuse : Ni Anglais, ni Français.

– Pourtant, lui dis-je, vous parlez bien notre langue?

– Ça ne veut pas dire que je sois Français.

– Alors, sujet anglais, je vous le répète, vous êtes un des administrés de sa gracieuse majesté la reine Victoria.

– Non, reprit-il avec force, je ne veux être ni Français, ni Anglais. Je suis Canadien, voilà tout.

– Soyez tranquille, dis-je d'assez piètre humeur, la France ne vous réclame pas, et comme l'Angleterre vous possède, qu'elle vous garde.

A son tour, il parut vexé et, s'entêtant dans son raisonnement buté, il reprit son travail, en répétant :

– Je suis Canadien, je suis Canadien, voilà tout! » (pp. 418-420)

« Le ciel, ce matin-là, était justement sans nuages et l'uniformité de son azur ajoutait encore à l'impression d'immensité qui ressortait du spectacle. Une grande fraîcheur montait de tout ce remous liquide et c'est après avoir prudemment relevé nos collets que nous passâmes sur le pont du steamer de Lachine à Montréal, qui venait d'arriver. Il y avait beaucoup de monde sur ce bateau, où pas un mot n'était prononcé qui ne fut français : beaucoup de gens des environs de Montréal, de braves cultivateurs, des maraîchers, qui emploient ce mode de locomotion pour aller vendre à la ville leurs petites provisions. C'était, avec l'accent paysanesque de rigueur, le public

des omnibus de banlieue aux premières heures du jour, alors que roule vers les Halles tout un monde de campagnards. [...] » (p. 423)

« Vers dix heures, un arrêt. Nous sommes à la station de Sorel, résidence d'été des gouverneurs du Canada, et bâtie, disent les guides, par le marquis de Tracy en 1665.

A Sorel descendent une foule de gens très gais et le capitaine du *Québec* m'apprend que ce sont les Invités d'une noce montréalaise. Malgré leur accent, d'ailleurs moins exagéré, car ce ne sont pas des campagnards, et les hommes ont l'aspect de négociants aisés et les femmes de bourgeoises bien attifées, leur gaieté est toute française, elle éclate en chansons et en plaisanteries, [...]. » (p. 430)

« Après une lutte non moins acharnée [que celle qui opposa Montcalm à Wolfe] avec les cochers de Québec qui, rangés en peloton et maintenus à peine par la poigne vigoureuse d'un policeman, barraient, en vociférant, la rue, nous primes sur la gauche une petite voie transversale qui nous mit droit au marché. Ah! le brave marché! et pittoresque, et décrépît, et bien vieux siècle. Il n'y manquait que des soubrettes en paniers et des porteurs en culotte courte. Des bourgeoises aux toilettes matinales, accompagnées de leurs bonnes, faisaient leurs emplettes pour la journée. Et tout le monde sans exception s'exprimait en français. Les criaileries des revendeuses, les discussions des paysans, les offres des marchandises, tout cela avait des airs de vieux marché normand : il fallait un effort de mémoire pour ne point se croire à Caudebec en Caux ou à Vernon, et pour se rappeler que le sol que nous foulions était le dernier vestige de cette nouvelle France, dont l'abandon restera éternellement et irréparablement la pire action politique de Louis XV. » (p. 435)

« [...] Vers onze heures, arrêt à Saint-Paul-bay, jolie anse, mais qui paraît bien peu habitée. Sur la longue jetée de bois, toute rudimentaire, des hommes à la figure hâlée, aux bonnes têtes de pilotes bretons, aident à l'arrimage, on descend quelques ballots, on échange, du pont, avec la rare population de Saint-Paul-bay et du petit village de Saint-Pierre, des quolibets au gros sel, de grosses plaisanteries villageoises. Toujours, pas une syllabe anglaise. «Eh! ben, quoué, teu veux pus retournais à la Mâlebaie à c't'heure? – Eh! dits' donc, M'sieu Jacquot, si vous v'yez el' grand Charles, dites-y que c'e un feignant. I n' promet ed' venir nous vouère d'pis la Chandeleur. – Hé! le bruno, n'oublie point l'paquet au juge Pelletier. – Soué tranquille, te trouble point, il est<sup>7</sup> dans ma cariôle.»

---

<sup>7</sup> On lit *es* dans le texte.

J'éprouve un grand charme, en ce coin perdu de l'Amérique, à entendre ainsi tous ces braves gens parler français. Ce sera comme ça jusqu'à Chicoutimi<sup>8</sup>. Dans toute cette vaste région, il n'y a pas cinquante familles anglaises, touristes à part, bien entendu. » (pp. 443-444)

[A Québec] «[...] Notez que pas un mot d'anglais (sauf une très rare exception) ne s'offre à votre vue. Vous pouvez vous croire dans une ville française, en plein dix-huitième siècle. Les enseignes augmentent encore cette impression : «Hardes sur mesure», «Dubouquet, artiste capillaire et tonsorial», «Jasmin, perruquier». » (p. 466)

---

<sup>8</sup> On lit *Chiconmi* dans le texte.